

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Essais

Stéphane Picher, Valérie Lebrun, Maïté Snauwaert and Evelyne Ferron

Number 168, Winter 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87676ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Picher, S., Lebrun, V., Snauwaert, M. & Ferron, E. (2017). Review of [Essais]. *Lettres québécoises*, (168), 60–64.

Montaigne dans les petites ligues

Stéphane Picher

Comment le baseball, ce sport « où il ne se passe rien », peut-il avoir encore une place en cette époque pressée ? Peut-être en tant qu'antidote à toute cette frénésie.

L'ennui est le péché ultime. Le peu de temps que nous laissent nos trop nombreuses responsabilités doit être rempli de visionnement compulsif de séries, de séances de gym, d'expériences sensorielles ou extrêmes. Et si nous avons depuis toujours regardé dans la mauvaise direction ?

À en croire Andrew Forbes, auteur de ces « textes de balle », la solution est déjà devant nos yeux et s'appelle le baseball. Ce *seamhead* (une expression intraduisible qui désigne une sorte de « geek » de la balle) a assisté à des centaines de matchs de grandes et petites ligues, dans les métropoles d'Amérique ou des trous perdus ; il en a visionné à la maison et dans les bars, écouté à la radio ; il est arrivé en retard au travail quand son équipe venait de placer des coureurs sur les buts et qu'il voulait écouter le reste de la manche dans le stationnement.

Forbes est allé au front, il a *testé pour nous* le baseball et, surtout, cet *ennui* qui se trouve entre les manches, entre les jeux ; il en a mesuré l'utilité. Certes pour embrasser cette mission il fallait un amateur de balle particulièrement motivé. De ceux qui fouillent dans les statistiques et dans l'histoire du jeu, qui collectionnent les casquettes d'équipes obscures (y a-t-il un fan des Leones de La Havane dans la salle ?) et n'ont jeté aucune carte de joueur, juste au cas.

« Je suis chez moi »

Mais n'allez pas croire que son livre ne s'adresse qu'à ses semblables. Car il nous parle avant tout de nos rêves et de nos déceptions, de la mémoire et du vieillissement, de nos fétichismes. De la façon dont nous nous préparons à avoir le cœur brisé quand nous faisons de ces simples humains nos héros.

L'intérêt de ce livre unique ne faiblit jamais : une écriture simple et juste, quelques images efficaces, jamais « littéraire pour faire littéraire ». Et la traduction signée William S. Messier (lui-même auteur du *Basketball et ses fondamentaux*, Le Quartanier, 2017) et Daniel Grenier est ce qui pouvait arriver de mieux au livre dans la francophonie : ni franchouillarde (ce serait le comble), ni trop délibérément neutre ou « internationale » ; elle fait rayonner le livre chez son public naturel, le lecteur québécois. Quelques bijoux se démarquent du lot. Voyez « J'ai fait de mon mieux » où le jeune Forbes, alors disquaire à Ottawa, montre ses talents de service après-vente à un futur lanceur des majeures ; « Ichiro », portrait d'un des plus beaux joueurs de balle de l'histoire, peut-être le plus beau (ça c'est moi qui le dis) ; « Je suis chez moi », dans lequel des spectateurs du Shea Stadium dans le Queens pleurent de joie à la vue d'extraits d'une série mondiale célèbre qui a eu lieu plus de

vingt ans auparavant. Lisez « Les gradins », qui explore la dévotion, une forme d'amour. Forbes utilise d'ailleurs le mot tout au long du livre : amour du sport et de son histoire, bien sûr, mais aussi amour de l'autre, de la famille ou simplement de nos contemporains.

Un objet de pensée

On aura compris que *De l'utilité de l'ennui* est bien un « livre de sport » ; qu'on le trouvera probablement en bibliothèque pas loin de la biographie de Bertrand Raymond et du énième ouvrage sur les Canadiens. Pour ma part, je suis tenté de le considérer pour admission dans la catégorie floue mais distinguée de « l'essai littéraire ». Pas seulement parce que le baseball est considéré comme l'un des sports les plus dignement littéraires (Philip Roth, Paul Auster et Don DeLillo sont ici des pistes à explorer), mais plus encore pour la qualité proprement montaignienne de ces essais, si on me permet ce vocable quelque peu hérétique. (Notons d'ailleurs que le sous-titre du livre en anglais est bel et bien *Baseball Essays* et non « textes ».)

Comme Montaigne, Forbes mêle à ses considérations philosophiques « des réflexions sur sa propre vie et sur l'Homme » ; comme Montaigne, son plaisir est de mettre au jour une humanité nue et crue en scrutant son propre être intérieur. C'est ainsi qu'un fil traverse le livre, racontant l'angoisse de son auteur devant son avenir, sa vocation d'écriture, ses motivations, son rôle d'amoureux et de père. Une douce mélancolie bien assumée vient nous rappeler que la vie n'est pas simple à comprendre ni à vivre, mais que certaines choses empreintes de beauté nous permettent d'y trouver, même provisoirement, assez de sens pour que nous le partagions avec nos semblables. « [...] croire en nos héros, c'est persister à croire en cette idée tenace que les gens peuvent encore nous montrer ce qu'il y a de meilleur, et cette idée, je ne veux pas l'abandonner. » Donc, le baseball n'était qu'un prétexte ? Non, plutôt un point de départ. Un fichu bon point de départ. ♦

☆☆☆☆

Andrew Forbes

De l'utilité de l'ennui : textes de balle

traduit de l'anglais (Canada)

par Daniel Grenier et William S. Messier

Montréal, Ta Mère

2017, 196 p., 22 \$



Faire face au vent

Valérie Lebrun

Sous la gouverne des amitiés féministes, cet essai souligne la présence de femmes dont l'existence est un engagement constant. Une lutte édifiante, comme l'était celle menée par les sorcières avant elles.

Dans ce collectif où les textes ont été « récoltés » plutôt que dirigés par Marie-Anne Casselot et Valérie Lefebvre-Faucher, on se fait à la fois happer et porter. D'abord par l'urgence et la gravité des questions qui y sont posées et, ensuite, par le soin et la souveraineté de chacune des voix qui proposent des moyens plutôt que des réponses, des idées au lieu des consignes.

Du côté des sorcières

« Nos critiques et nos espoirs convergent. L'écoféminisme est forcément un art de l'alliance, de l'amitié. Il ne s'agit pas de nous enfoncer les un-e-s les autres, mais de nous additionner. » Même si cette équation, elles le disent elles-mêmes, n'est pas parfaite : « En voulant parler de chez nous, nous avons fait un livre résolument nordique. Le portrait que nous donnons est bien parcellaire, alors que l'inquiétude, elle, est globale. » S'avisant du privilège de leur position, les auteures reconnaissent d'emblée « l'apport, tant théorique que bien concret, des leaders écoféministes autochtones, qui veillent depuis des générations sur un territoire sans cesse agressé. »

Elles se disent « habituées de l'échec, de l'humiliation, de la répression et du compromis douloureux ». Ce qui reste pourtant d'un tel aveu est un « entêtement à renaître toujours plus nombreuses ». C'est là, dans cette manière d'inclure le plus possible en ne se couvrant pas d'éloges, et de penser, d'agir et d'écrire à relais, que se signe la forte cohérence de l'ensemble. Elles parlent d'écologie politique, de philosophie, de paysannerie, d'économie, d'histoire, de sciences et d'amour comme d'autres manient la fourche, les formules mathématiques ou la poésie. Elles en appellent « aux forces démesurées de l'amour et du chaos, qui gagneront toujours sur les petits despotes » en souhaitant rompre, enfin, « avec l'attitude de performance et d'indifférence qui tire l'humanité vers la destruction ».

À lire, à relire et à faire lire

« L'écoféminisme ne se décline pas au singulier, mais s'il englobe différentes branches militantes et théoriques, il a toujours comme prémisses de base qu'il existe des liens structurels entre la domination patriarcale et la dégradation des écosystèmes. » Le texte signé par Marie-Anne Casselot fournit les rudiments qui permettront aux apprenti-e-s écoféministes de plonger dans ces réflexions sans inconfort ni sentiment d'imposture. À sa suite, la mise au point très nette que fait Ellen Gabriel donne lieu à un texte qu'il faut lire, relire et faire lire :

La plupart des gens dans le monde « développé » ont du mal à comprendre les effets de la misogynie coloniale exercée contre les femmes autochtones. Il faut raconter l'histoire du début, écrit-elle. Il est temps que les femmes autochtones reprennent leurs droits et leur autorité sur les territoires et participent de manière équitable aux décisions qui concernent nos droits à l'autodétermination.

Élise Desaulniers reprend le fil rouge de la viande : le lien « entre la dominance sociale et l'idée que les animaux sont là pour être exploités ». D'avis que l'ordre supposément naturel peut être démonté, elle propose, non sans ironie, que l'ère du steak et des pipes est révolue. Comment ne pas sourire (et acquiescer) quand, dans la lutte contre le patriarcat et l'hétéronormativité, elle propose plutôt de célébrer le tofu et les 69 ? La « gymnastique mentale » d'Anna Kruzynski interroge la possibilité de « créer un vivre-ensemble basé sur d'autres valeurs que la compétition, le chacun-pour-soi, l'avidité ». Puis, sur la paysannerie et le féminisme, Catherine Beau-Ferron aborde « cette fameuse ligne entre le choisi et l'élection ». Par un appel à une écoute plus sensible, elle invite à une vigilance vis-à-vis de la dévalorisation des rôles traditionnellement féminins. Dur à dire si ce texte a la solennité de la brise, ou la force des tempêtes.

Sur la route sinueuse du Plan Nord, Jacinthe Leblanc montre que « les enjeux socioenvironnementaux vus par les écoféministes sont ancrés dans la réalité [...] où l'adage "penser global, agir local" prend tout son sens. » Tout en évoquant le souvenir rassurant et déstabilisant des premières lectures écoféministes, Maude Prud'homme ravive la mémoire des pionnières et des militantes actuelles. Elle mentionne le tokenisme, le *mansplaining*, la fatigue aussi : « On fait de la sensibilisation. Ça peut être lourd [...], on est patientes. » Le point de vue de Céline Hequet, biologiste, sur la lutte contre l'invisibilité du travail des femmes agit comme une dernière brique dans l'édifice que devient, au fil des pages, *Faire partie du monde*. Or, c'est avec les plumes magiques de Valérie Lefebvre-Faucher et de Pattie O'Green que le collectif rejoint le terrain de la littérature. Face à un « héroïsme militant », l'amour montre les dents. On saisit enfin, par l'intelligente beauté de ces textes, comment les revendications écoféministes « incitent à ramasser ce qui tombe plutôt qu'à démolir ».

Je dois à Pattie O'Green d'avoir ranimé mes désirs d'enfants perdus et de pays imaginaire. « Apprendre le langage de la lenteur et savoir improviser des rituels », écrit-elle, « rien de plus envoûtant qu'une présence invisible qui ne laisse que des indices. » Sauf peut-être celle, chorale et phosphorescente, des lucioles dont est fait le féminisme. ♦

☆☆☆☆
Collectif

Faire partie du monde

Montréal, Remue-ménage

2017, 176 p., 18,95 \$



Un mythe tenace

Maité Snauwaert

Cinquième opus de l'entreprise de réédition des œuvres de Jean-Claude Charles par la maison Mémoire d'encrier, *Le corps noir* est un essai d'une actualité déconcertante parce que mordante de vérités incisives et vraies.

Il n'est pas exagéré de parler à propos de la (re) parution du *Corps noir* de l'écrivain Jean-Claude Charles d'un véritable livre-choc. Nous avons oublié sans doute que la langue française recèle aussi son James Baldwin, son commentateur social inexpugnable. Analyste implacable des discours médiatiques de son époque – le livre, dédié à la mémoire de Pierre Goldman, assassiné peu de temps auparavant, est paru en 1980 –, Charles s'avère un remarquable réveilleur de consciences pour le monde contemporain, « la nécessité de ce travail, de son atypisme » encore tristement justifiée aujourd'hui.

Jean-Claude Charles montre comment l'emprise coloniale est une gangrène qui s'alimente d'ingérences et de compromissions.

Le titre du livre joue métaphoriquement sur le corps noir des sciences physiques, dont la définition du *Petit Robert* est donnée en épigraphe : « corps absorbant toutes les radiations qu'il reçoit et, chauffé, émettant également toutes les radiations ». Le « corps noir » est ce corps inconnu, fantasmatique, qui absorbe les projections coloniales de la pire sorte. L'ouvrage est composé d'essais distincts et éclectiques, mais se lit aussi comme un journal, commentant l'actualité télévisuelle ou celle de la presse écrite, où l'auteur trouve sans peine, et semble-t-il à tout instant, la matière de sa critique. Car les discours dévident à l'envi leurs clichés saturés sous couvert d'évidences naturalisées et, pire, d'apparents compliments. Ainsi le « branchement universel de l' "homme noir" sur l'humus africain où pousse l'arbre du génie corporel », serait apparemment lisible dans « la sensibilité immédiate » ou l'« intelligence quasi animale » de telle actrice de théâtre ; ou les « dons naturels pour le sprint, comme tous les Antillais... », de tel coureur sportif. Tirant ses exemples des *Nouvelles littéraires* ou de *Libération*, Jean-Claude Charles remarque : « Tout ça décrit un espace symbolique de non-travail, lieu de l'animalité et de l'instinct. »

Un corps mort bien vivant

« Une fatalité héréditaire pèserait sur ces gens qui, pour la plupart, se refusent à être riches », ironise l'auteur dans son « Ouverture » où il réfléchit, plus de trente-cinq ans avant le mouvement Black Lives Matter, à la situation des Noirs américains, à l'aune des changements promis par l'émancipation des années 1960. Sa conclusion est sans appel, et le demeure aujourd'hui :

D'une part, la situation réelle de la majorité des Noirs américains n'a cessé de se dégrader, à tous les niveaux. D'autre part, brouillant ces coulisses ignorées d'être trop vues, inexistantes d'être trop vues, une théâtralisation symbolique remarquable donne à voir au monde une Amérique où enfin les principes et les idéaux des pères fondateurs seraient en voie de réalisation.

Or ce pays est celui « qui a inauguré son histoire par le génocide des Indiens, s'est construit sur le dos des Noirs, vit aujourd'hui de leur relative marginalisation et de celle des immigrés dont il domine les patries d'origine ». En France au même moment, sous couvert d'un antiracisme de bon aloi, on s'abreuve « d'idées reçues, entretenues dans les discours "sympathiques" vis-à-vis des nègres, dans cette négrophilie qui est au racisme classique ce que l'assistance est à l'exclusion sociale : facteur d'aggravation, de renforcement du Même ». L'Occident, nous dit Jean-Claude Charles, « vit, s'affirme à ce prix-là » : au prix de ce « cadavre noir », de ce « corps noir comme invention » et comme « objet d'échange ».

Avec l'excellent film biographique de Raoul Peck sur James Baldwin, *I Am Not Your Negro* (2016) et l'essai très remarqué *Une colère noire. Lettre à mon fils* (2015) de Ta-Nehisi Coates (qui rappelle justement la lettre à son neveu qui ouvre *The Fire Next Time* de Baldwin), un contexte riche et vivace s'impose qui rend plus pertinente encore l'actualité de ce *Corps noir* « [o]ù le héros, à travers une Histoire balisée de pierres blanches, s'abandonne à son vice favori : le dévoilement par la citation ». Y sont encore passés au crible « Les mythes du nationalisme noiriste », titre de la seconde partie, « la "mère Afrique" » et l'"identité noire". L'auteur n'épargne personne, de l'industrie du show-business américain (Sammy Davis, Sydney Poitier, Joséphine Baker) à Léopold Sédar Senghor, « promu au rang de dirigeant noir le plus présentable. La bonne conscience des colonisateurs. Le saltimbanque cultivé, raffiné, qui leur permet, ô luxe rare, de se renvoyer à eux-mêmes une excellente image ». Charles, dépistant partout la mauvaise foi, plonge dans le même bain abrasif vrais dictateurs (Bokassa) et faux démocrates, pour montrer comment l'emprise coloniale est une gangrène qui s'alimente d'ingérences et de compromissions. Qui aujourd'hui oserait dire autrement ? ♦

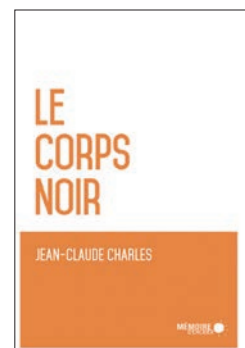
☆☆☆☆

Jean-Claude Charles

Le corps noir

Montréal, Mémoire d'encrier

2017, 112 p., 15,95 \$



La fable de la création

Maité Snauwaert

Du choc à la crise et de l'héritage à l'époque en passant par la définition de l'artiste et son rapport au succès, ce livre d'entretiens avec Wajdi Mouawad est riche d'enseignements.

Ces entretiens ont initialement été tenus publiquement au cours de trois rencontres, entre le 6 et le 16 mars 2016, à l'Université de Strasbourg à l'occasion d'une résidence de l'auteur et metteur en scène. Guidés par le maître de conférences en études théâtrales et directeur du Service de l'action culturelle de cette université, Sylvain Diaz, ils témoignent d'un aller-retour intéressant entre le discours conceptuel – qui cherche notamment à inscrire la démarche de l'artiste dans des filiations ou des appartenances théoriques – et celui du praticien, qui résiste à ces assignations. Interrogé sur le livre de Joseph Danan, *Entre théâtre et performance. La question du texte* (Acte Sud, 2013) au sujet de la mort de la mise en scène, Mouawad répond :

Je ne l'ai pas lu, je ne saurais pas en parler, mais je me méfie de tout avis de décès en art. [...] C'est, je crois, se tromper sur tout, penser qu'une manière de faire du théâtre est meilleure qu'une autre. Il peut y avoir des inventions, des chocs, celui de Bob Wilson, celui de Beckett ou de Tchekhov, mais aucun geste n'assassine les autres.

Sa conception du théâtre comme art d'un être ensemble et d'un bouleversement commun est rafraîchissante : « Si je dois être sincère et dire sans censure ce que je ressens, je dirais (*sic*) ceci : je ne crois pas que ça vaille la peine de se déplacer au théâtre si ce n'est pas pour être bouleversé. » Or « créer une communauté fédérée dans l'émotion » n'est tout simplement « pas ce qu'on attend d'une œuvre contemporaine », car cette convergence unifiante est jugée dangereuse. Mouawad voit là un problème esthétique mais surtout politique proprement européen. Pour lui qui vient du Liban dans lequel « dix-neuf confessions [se] sont entretuées », il est normal de chercher cette cohésion, « l'idée du Chœur et du partage avec l'autre », qui dessine une éthique de la relation : « "Maintenant que nous sommes ensemble, ça va mieux." La mère [dans *Incendies*] dit souvent cette phrase, *qui est pour moi la phrase du théâtre.* » Ultimement, cette éthique guide l'utopie du geste théâtral : « Le miracle auquel je crois, c'est celui de la réconciliation : je crois que, même au seuil de la mort, il est possible, peut-être, que la réconciliation se fasse par un geste ou un pardon. »

Un cheminement

Le livre retrace biographiquement le parcours d'artiste de Wajdi Mouawad, depuis ses premières interpellations littéraires (par les Évangiles entendus en arabe à l'église lorsqu'il était enfant de chœur) jusqu'à son immense succès, gage d'une très grande liberté de création mais aussi menace d'enfermement. Il y revient très lucidement :

Je m'étais institutionnalisé à mes dépens : après Forêts, je n'avais qu'à évoquer l'idée de faire un spectacle pour que celui-ci soit

programmé sur cent quatre-vingts dates. [...] Secrètement, je me suis mis à rêver d'un échec, d'un suicide artistique. [...] Mais je savais aussi que, si ce désir se réalisait, je ne m'en relèverais pas.

Dans cet exercice d'humilité, il reconnaît avec simplicité et humour : « Il y a tout de même un réflexe de survie qui oblige à sauver sa peau quand on fait un spectacle : j'essayais de mourir, mais je ne mourais pas bien. »

Finalement, cet écueil va survenir lorsqu'il décide de monter Sophocle pour une pièce intitulée *Des femmes* et demande à Bertrand Cantat d'écrire la musique. Au sujet de ce geste énormément décrié au Québec, il dit simplement avoir décidé de rester fidèle à « un ami cher », et conclut : « C'est cette loyauté qui m'a libéré de beaucoup du poids que le succès avait ajouté. »

Un auteur

Foncièrement, Wajdi Mouawad se définit comme auteur, et c'est cette spécificité qui ressort le plus fortement des entretiens avec ce créateur singulier, dont la « méthode » d'écriture théâtrale consiste à écrire les pièces au fur et à mesure du travail engrangé avec les comédiens – sans pour autant que l'écriture soit elle-même collaborative :

Sans l'écriture intime, sans cet instant où je suis seul pour chercher les mots, les trouver, les jeter et les porter sur le papier, rien de cette méthode n'est possible. C'est la prétention à la poésie sans jamais l'atteindre. C'est déjà raté avant de commencer, mais cet échec est le mien et c'est celui-là qui raconte [...] Je ne suis pas un auteur de plateau. Je suis un auteur. J'écris seul.

Mouawad est ainsi l'auteur de deux romans : *Visage retrouvé* en 2002 et *Anima* en 2012. De cette entreprise il déclare : « Le roman est silence [...] lié à l'intimité », tandis que « [l]e théâtre est l'art de l'urgence auquel l'immédiat peut répondre ». Difficile de ne pas lire en effet dans les riches formulations de ces entretiens la marque d'un poète, pour et avec lequel *tout est écriture*. ♦



☆☆☆☆

Sylvain Diaz

Avec Wajdi Mouawad. Tout est écriture

Montréal, Arles, Leméac/Actes Sud-Papiers

coll. « Apprendre »

2017, 144 p., 15,95 \$

Promenade historique

Evelyne Ferron

Qui a dit que faire de la microhistoire ne pouvait être accessible au grand public? C'est le coup d'éclat que réussissent ceux qui ont peaufiné un dictionnaire historique consacré au célèbre Plateau.

Les auteurs du *Dictionnaire historique du Plateau Mont-Royal*, en l'occurrence Justin Bur, Yves Desjardins, Jean-Claude Robert, Bernard Vallée et Joshua Wolfe, présentent une véritable petite bible de 603 entrées agréables à lire et faciles à explorer, publiée chez Écosociété. Les auteurs expliquent leur démarche d'analyse et de publication en affirmant que : « Le Plateau est en quelque sorte un microcosme de Montréal. C'est d'ailleurs sa diversité et le grand nombre d'événements, d'édifices et de personnages liés à ce quartier qui nous ont amenés à choisir la formule du dictionnaire historique. »

En l'honneur des soixante-dix-neuf ans du nom de ce quartier, le Plateau, qui ne pourrait plus être reconnu autrement de nos jours, les auteurs ont réalisé un ouvrage étonnant et très complet. Bien que les amateurs d'histoire locale et régionale soient peut-être un peu moins habitués au format alphabétique, ce volume parvient néanmoins à être simple à consulter et nous réserve des surprises en de nombreux coins de pages.

Grâce à plus de 450 images, cartes, dessins et plans, on renouvelle ici complètement l'expérience traditionnelle du dictionnaire historique. Les classements thématiques sont très diversifiés et nous entraînent autant dans l'histoire de personnages et familles importantes, comme les Beaubien, les Clark ou un poète comme Abraham Moses Klein, que dans l'apport des Irlandais et des Italiens au secteur. Les entrées sur des lieux centraux comme le mont Royal et surtout le parc Lafontaine sont très détaillées et d'une grande pertinence.

Un guide touristique original

Non seulement l'ouvrage nous permet de découvrir le Plateau sous différentes facettes, mais il apporte aussi des précisions historiques importantes qui nous amènent à mieux comprendre l'évolution même du paysage de l'ensemble de la ville de Montréal : « Devant les critiques suscitées par la création, fort coûteuse, du parc du Mont-Royal au début des années 1870, les édiles s'entendent pour doter également l'est de la ville de grands parcs. On choisit le parc Logan et l'île Sainte-Hélène. » À travers le patrimoine bâti, les entreprises, les décisions politiques, les enjeux sociaux et divers aspects de la vie culturelle, les auteurs sont finalement parvenus à tisser une vaste courtepoinde de faits précis, d'anecdotes et de fragments d'humanité qui informent, surprennent et émeuvent.

Si le vélo est aujourd'hui considéré comme un moyen de transport incontournable sur le Plateau Mont-Royal, et non pas seulement comme un véhicule réservé aux enfants et aux loisirs du dimanche, c'est en grande partie dû à l'action militante de Claire Morissette. Un vélo blanc a d'ailleurs été installé devant la résidence où elle a longtemps vécu, avenue de l'Esplanade, pour perpétuer sa mémoire.

Les auteurs fournissent aux lecteurs un immense guide touristique minutieux, qui nous fait visiter le Plateau autrement. Même les livres et romans mettant en valeur le Plateau, comme *Le Matou* d'Yves Beauchemin, ont leur place pour nous faire réaliser à quel point ce riche quartier montréalais est présent dans la culture québécoise.

Les grands et moins connus personnages du Plateau

De grands personnages y ont des articles et des photos qui nous font prendre conscience à quel point plusieurs noms de l'histoire québécoise ont vécu ou ont façonné à leur manière le destin de ce quartier. Certains très connus comme Gaston Miron, Jean-Paul Riopelle, Robert Bourassa, Pierre Bourgault ou même André Mathieu y figurent, d'autres moins comme la poétesse Ida Maze ou le militant Fred Rose, seul communiste élu au Parlement canadien ! « Il a représenté la circonscription de Cartier, qui englobait un secteur à l'ouest du Plateau Mont-Royal, entre 1943 et 1947 », apprend-on dans l'entrée qui lui est consacrée. La recherche est donc minutieuse et nous permet un périple de fond au cœur de ce microcosme montréalais qui fait néanmoins écho à l'histoire québécoise et canadienne, même dans sa diversité culturelle, très bien mise en lumière.

Outre la qualité des entrées et de la recherche générale, ce dictionnaire se distingue aussi par sa richesse iconographique. Il aura fallu aux auteurs beaucoup de travail pour dénicher des photos, gravures et peintures anciennes portant sur de nombreux thèmes de leur livre, passant de *La rue Mentana* de Paul-Émile Borduas à des photos comme celle du chemin du Mile-End. Mention spéciale à la série de portraits des familles Bagg et Clark, qui sont un des nombreux exemples de choix d'images qui viennent humaniser et agrémenter le propos. Les photos d'anciens bâtiments comme l'hôtel de ville du village de Lorimier nous ouvrent aussi une fenêtre unique sur un passé paysager révolu. Écosociété nous offre donc un livre non seulement unique de par son format, mais aussi incontournable pour tout amateur d'histoire du Québec. ♦

☆☆☆☆

Justin Bur, Yves Desjardins,
Jean-Claude Robert, Bernard Vallée
et Joshua Wolfe

*Dictionnaire historique
du Plateau Mont-Royal*

Montréal, Écosociété

2017, 476 p., 44 \$

